

ANGEL WAGENSTEIN

LE PENTATEUQUE
OU LES CINQ LIVRES
D'ISAAC

Sur la vie d'Isaac Jacob Blumenfeld
à travers deux guerres mondiales,
trois camps de concentration et cinq patries

*Roman traduit du bulgare
par Veronika Nentcheva et Éric Naulleau*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Le Pentateuque ou les cinq livres d'Isaac
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Titre original :
Petoknijié Isaakovo
Wagenstein, Angel

© Angel Wagenstein et Colibri.
Publié pour la première fois en France en 2000
par L'Esprit des Péninsules.
© Éditions Autrement, un département des éditions Flammarion,
pour la traduction française.
© Éditions Zulma, 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Le Pentateuque ou les cinq livres d'Isaac*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*L'auteur souhaiterait remercier cordialement
tous les inventeurs, compilateurs et éditeurs
d'histoires et blagues juives, connus ou
inconnus, grâce auxquels sa tribu fit du rire
un bouclier et une source de courage durant
tous les moments tragiques de son existence !*

*« Si la demeure de Dieu possédait des
fenêtres, il y aurait beau temps que ses
carreaux seraient brisés ! »*

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Excepté le titre de ce que je n'ose appeler cette œuvre, puisqu'il s'agit en vérité d'une consciencieuse transcription de souvenirs et réflexions, rien de ce qui va suivre n'est redevable à mon imagination. Toute intervention de ma part dans le cours du récit aurait eu le même effet qu'un litre de vinaigre versé dans un tonneau de bon vin, et toute tentative d'embellir les choses, la même fâcheuse conséquence qu'une pincée de levure ou de sel superflue, tout juste bonne à corrompre la sainteté du pain pascal. Tout ce que tu t'apprêtes à lire, mon cher lecteur inconnu, jusqu'aux plus invraisemblables tours et détours du destin d'Isaac Blumenfeld, me fut raconté par celui-ci – tout d'abord au Club russe, célèbre et prestigieux établissement de Sofia, puis dans son appartement viennois, sis au 15 de la Margaretenstraße.

M. Blumenfeld était venu livrer à une entreprise bulgare des machines à coudre et autres engins mécaniques destinés à la confection. S'il demanda à faire ma connaissance, c'était parce qu'il avait vu à la télévision, quelque part à l'Ouest, un film sur le destin des juifs dont j'avais écrit le scénario. Je remercie l'Occasion qui me le fit connaître, car cette rencontre m'enrichit d'une nouvelle amitié. Et de quoi peut-on s'enrichir, si ce n'est d'amitié, d'amour et de sagesse ?

Je remercie aussi Isaac Jacob Blumenfeld, qui ne laissa de s'étonner de mon intérêt pour son existence,

intérêt soutenu par les lettres, photographies, lambeaux de journaux et documents mis à ma disposition – autant de pièces qui témoignaient de la lâcheté d'une époque, mais aussi de ce que jamais notre planète ne manqua d'être pleins de vie aux yeux pétillants d'intelligence et de tristesse. Tel est le cas de ce cliché jauni de Sarah Blumenfeld, qui partit prendre les eaux avec ses enfants et se retrouva dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Ou de ce bon rabbin Shmuel Bendavid dont les yeux de papier glacé me suivent depuis une photographie d'identité à moitié décollée – et plus généralement de tous les habitants de Kolodetz, près Drogobytch, juifs, Polonais et Ukrainiens qui partirent en fumée dans les fours crématoires et vagabondent à présent parmi les blancs troupeaux de nuages des pâturages célestes.

J'ai ici un document rédigé en anglais, qui porte le cachet de la 8^e unité de la 9^e armée américaine. Délivré à Isaac Jacob Blumenfeld, il certifie que celui-ci fut libéré du camp de Flossenbürg (Oberpfalz, Allemagne) et reçut autorisation de gagner Vienne à bord du train régimentaire. J'ai également ici un certificat libellé à l'encre violette et cacheté par la procureure de Iakoutsk, attestant que le citoyen Untel, libéré le 7 octobre 1953 du camp de Nijni Kolymsk (Sibérie du Nord-Est), doit être considéré, faute de preuves suffisantes, comme entièrement réhabilité. Et voici cinq documents qui établissent que Isaac Jacob Blumenfeld fut successivement sujet de l'Autriche-Hongrie, citoyen de la Rzeczpospolita, ou autrement dit de la République polonaise, citoyen soviétique, personne d'origine juive établie dans les territoires orientaux du Reich, par conséquent privée de citoyenneté et tous droits civiques afférents, et pour finir citoyen de la République fédérale d'Autriche.

Je considère avec amour et tristesse le portrait de ce

petit homme replet, au visage tavelé de taches de rousseur, au crâne presque chauve entouré d'une couronne de cheveux carotte, qui me fit jurer de ne pas publier la moindre ligne de sa biographie tant qu'il serait de ce monde.

J'ai ici ce télégramme bordé de noir en provenance de Vienne. Je le lis à travers mes larmes, en faisant la promesse de ne rien ajouter ou retrancher à ce nouveau Tanach ou, comme vous l'appellez, à ce Pentateuque d'Isaac Jacob Blumenfeld.

PRÉFACE D'ISAAC

Lettre adressée au rabbin Shmuel Bendavid

Grüß Gott! Czesc, panie i panowie! Zdrastvouité tovarichtchi et Chalom aleikhem! *Autrement dit, que la paix soit sur vous et vos demeures! Si tu me demandes comment je me porte, je te répondrai : grâce à Dieu, le mieux du monde, parce que ça pourrait être pire encore. Et d'ailleurs, même si tu ne me le demandais pas, je te le dirais tout de même : as-tu jamais vu un juif se taire quand il lui prend envie de parler?*

Je ne suis plus très jeune à présent. Assis sur ma terrasse à Vienne – mon rêve depuis toujours – je sirote un café crème et réfléchis aux choses de la vie. Autour de mon crâne, presque entièrement dégarni, rayonne à la lumière du soleil couchant une couronne de cheveux dorés, qui, s'il t'en souvient, étaient autrefois couleur cuivre. Un auteur plus familier des muses évoquerait l'auréole qui entoure la tête d'un saint, mais puisque je me vois plutôt sous le jour d'un pécheur qui survécut miraculeusement à la déchéance de Sodome et Gomorrhe, je les comparerais plus volontiers à l'un des anneaux de Saturne. Et que sont ces anneaux, sinon les débris de mondes anciens, de planètes brisées à la manière de vulgaires pots en céramique, d'astéroïdes et de mythes nationaux, de vérités « éternelles » réduites en poussière, plus périssables et plus nocives qu'une vieille boîte de sardines, de Reiche millénaires qui ne purent même fêter leur douzième anniversaire, d'empires morcelés et changés en pays

miniatures, de nains cruels et maniaques qui s'autoproclamèrent empereurs à vie, dictateurs, pères des peuples, stratèges militaires ou prophètes, mais qui en chieraient dans leur froc s'ils pouvaient voir ce qu'on écrit d'eux dans les manuels d'histoire pour classes primaires. Tous ces débris du passé tournent non seulement autour de Saturne, mais aussi autour de ma tête, afin qu'il me devienne clair que rien n'a vraiment changé depuis les temps de Nabuchodonosor, cet asservisseur du peuple juif. Et comme disait cet homme de génie, qui signait l'Écclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité... ce qui a été, c'est ce qui sera, ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera... j'ai vu toutes les œuvres qui se font sous le soleil : mais voici que tout est vanité et poursuite de vent... » C'est ce qu'il disait, ou quelque chose du même genre.

J'essaierai un jour de te raconter comment furent exaucés les cinq grands désirs dont nous avons tant parlé. À présent que je suis parvenu au crépuscule de mon existence, je sais que ce n'est pas rien que de voir cinq rêves devenir réalité en l'espace d'une vie. Et je devrais sans nul doute en rendre grâce à Dieu si l'affaire n'était pas quelque peu singulière : car il m'en coûte de l'admettre, mais je n'avais jamais caressé semblables rêves. Tout fut la conséquence de certaine situation politique. Et moi, je ne pris jamais aucun intérêt à la politique – ce fut tout au contraire la politique qui s'intéressa à moi et fit de la réalisation de mes « rêves sacrés et même historiques », comme on dit, son objectif principal ou, pour paraphraser les hommes politiques, la priorité de ses priorités. Ainsi que je te l'ai déjà précisé, ils furent au nombre de cinq, ces vœux exaucés. Et cinq aussi sont les livres de Moïse, ce qui prouve de manière irréfutable que ma tribu est l'élue de Dieu et se trouve conséquemment prédestinée à voir ses rêves devenir réalité. D'où il

s'ensuit que moi, misérable poussière de cette tribu, ou si tu préfères, simple fourmi de notre fourmilière éparpillée à travers le monde, j'ai droit à une part, pour ainsi dire un pourcentage, un tantième ou quelque chose comme une action, de cette Société des élus de Dieu. D'un autre côté, songeant à tout ce qui advint aux juifs à travers les âges et en y ajoutant ma modeste contribution, toutes taxes incluses, je dirais, avec ce barde connu par chez nous sous le nom émouvant de « Paix sur vous », que je Te remercie, Seigneur, pour ce grand honneur, mais n'aurais-Tu pu choisir un autre peuple ?*

Ne va pas chercher, je te prie, la moindre logique dans mon destin, car ce n'était pas moi qui dirigeais les événements, mais bien plutôt l'inverse – je n'étais ni la pierre du moulin, ni même l'eau qui fait tourner celle-ci. Je n'étais que le grain à moudre et les desseins du Meunier, gloire à Son nom pour les siècles des siècles, me demeurent impénétrables.

Ne va pas non plus chercher une logique dans les circonstances historiques qui déterminèrent ce destin. De logique elles ne possédaient point – peut-être avaient-elles quelque sens occulte. Mais est-il donné à l'homme de pénétrer la signification cachée des marées, des protubérances solaires ou de l'éclosion prématurée du perce-neige, de l'amour ou du meuglement de la vache ?

Et ne me demande pas davantage, mon frère, de me lancer dans d'épuisantes explications de la situation politique depuis ce trop fameux coup de pistolet tiré à Sarajevo par un lycéen, qui répondait au singulier nom de Prinzip, sur notre cher, bien-aimé, inoubliable, etc., grand-duc François-Ferdinand. Car la Première Guerre

* Cholem-Aleikhem (1859-1915), le Molière yiddish. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

mondiale était déjà aussi mûre qu'une ampoule purulente aux dimensions de l'Europe et ne nécessitait aucun « principe » pour éclater. Il aurait par exemple suffi qu'un diplomate allemand en poste à Stockholm glissât sur une peau de banane malencontreusement jetée sur sa route par le représentant français de Michelin. Ne va pas non plus chercher une quelconque logique dans le fait que ma chère patrie austro-hongroise et son invincible armée, sous la sage férule du général Konrad von Götzen, trouvèrent moyen d'entrer dans la mêlée au moment précis où même le dernier des idiots savait que la guerre était perdue pour nous. Et peut-on trouver le moindre sens à ce que tous les sujets austro-hongrois qui n'aspiraient jadis rien tant qu'à ce que l'empire habsbourgeois éclatât en pays séparés, unions ethniques douteuses et fédérations tectoniques, qui brandissaient à bout de bras leurs drapeaux nationaux, pleuraient et reniflaient dès qu'ils entendaient « Eh, vous les Slaves ! », sanglotent à présent devant les pots cassés et se souviennent de l'Autriche-Hongrie comme du « bon vieux temps » ?

Dis-moi, mon frère, se trouve-t-il la moindre logique dans tout ceci ? Ou dans cette sinistre plaisanterie qui voulut que, telles deux sœurs, la Grèce et la Serbie se prissent par la main et se jetassent dans le gouffre sanglant au côté de l'Entente, que la Turquie, cet éternel agent britannique, s'opposât on ne sait pourquoi à l'Angleterre, que la Bulgarie fit alliance avec son ancien asservisseur ottoman et se jetât dans la guerre contre son libérateur russe, lequel, pour sa part, etc., etc., et ainsi de suite.

La Première Guerre mondiale est l'une des baleines, comme disent les Anciens, sur lesquelles reposera mon récit. La deuxième baleine sera bien entendu la Seconde

Guerre mondiale. Mais si, un pied posé sur chacun de ces mammifères marins, je persiste à méditer sur le caractère sensé ou insensé de cette guerre entre toutes effroyables, nul doute que je risque sans tarder de faire le grand écart — entendu que les baleines historiques nagent très rarement de conserve. Qu'il suffise de te rappeler les idéaux, aussi éternels que sacrés, en vertu desquels l'Allemagne se déclara l'ennemie mortelle de l'Italie et du Japon durant la Première Guerre mondiale, puis signa un traité tout aussi éternel et sacré avec ces mêmes pays, devenus des amis proches, voire des frères, durant celle qui suivit.

Nous oublierons un jour la peine causée par cette guerre. Elle ressemblera à la vague douleur d'un vieux rhumatisme. L'homme se montre oublieux des malheurs — s'il ne pensait qu'à la mort et à ses proches disparus, les laboureurs cesseraient de labourer, la jeunesse de s'aimer, les enfants de déchiffrer les lettres et les mots, ces grains dorés qui servent à égrener les pensées. Nous oublierons cette peine, et la logique de la guerre se confondra avec cette très vieille plaisanterie, que tu as déjà entendue des centaines de fois, mais que je te dirai tout de même à nouveau, car peut-on arrêter un juif qui a décidé de raconter une blague ?

Un Polonais et un juif se rendaient de marché en marché à travers la Galicie. Le juif, qui se croit toujours le plus malin, ce dont il s'autorise pour donner des leçons et se moquer d'autrui, désigna un tas de crottin encore fumant et dit au Polonais :

— Je te donnerai dix zlotys si tu manges ce crottin.

Le Polonais, âpre au gain comme tout bon paysan, vit d'un bon œil la perspective d'empocher pareille somme.

— Ça marche, fit-il.

Soufflant et grimaçant, le paysan entreprit de manger le crottin jusqu'au bout. Le juif donna les dix zlotys

mais cela lui fit bientôt mal au ventre d'avoir dépensé si bêtement son argent. En apercevant un second tas de crottin fumant, il fit halte, avala sa salive, et proposa au Polonais :

— *Me rendras-tu les dix zlotys si je mange à mon tour le crottin ?*

— *D'accord, répondit le Polonais.*

Soufflant et grimaçant, le juif mangea tout le crottin et récupéra son argent. Tous deux reprirent leur route. Au bout de quelque temps, le Polonais s'arrêta, se gratta la tête et dit :

— *Puisque vous êtes si intelligents, vous autres, juifs, pourrais-tu me dire pourquoi nous avons mangé ces tas de crottin ?*

Cette fois, le juif ne sut que répondre — ce qui n'arrive que fort rarement.

Et si tu me demandes quel est le sens de tout ce qui advint durant ces deux guerres, je répondrai à ta question par une autre question à laquelle il n'est pas de réponse : au fait, pourquoi avons-nous mangé le crottin ?

J'ignore si ces lignes te parviendront jamais, mon frère, car tu es tout comme moi une feuille prise dans les tourbillons du destin et du hasard, que vous autres marxistes tenez pour de simples lois naturelles — en vertu de quoi vous établissez de merveilleuses prévisions puis expliquez plus merveilleusement encore pourquoi celles-ci ne se réalisèrent pas. Mais qui d'autre que Jehovah ou Yahvé, Celui-là même que tu as renié (je ne te jette pas la pierre, chacun a ses raisons), aurait pu prévoir que toi, le bon rabbin de Kolodetz, près Drogobytch, tu deviendrais un activiste syndical et le président du Club des athées ? Qui aurait pu prévoir que nos chemins se croiseraient près de l'enceinte barbelée du camp de Flossenbürg ? Et que cette même enceinte, symbole

et panneau indicateur de l'époque, nous séparerait à nouveau et que nous prendrions des directions opposées ? Qui aurait pu savoir, ici-bas ou dans l'au-delà, que le destin se montrerait assez généreux pour nous accorder de nous revoir au goulag, dans un trou perdu du Kazakhstan (quelle joie fut la nôtre, t'en souviens-tu ?), et non pas dans une chambre à gaz ou au paradis juif ? Mais toi, zek 1040-260 P, en qualité de politique, tu devais prendre à gauche pour t'en aller creuser le canal de la mer Blanche « Staline » et moi, zek 003-476 V, en tant que criminel de guerre et traître à la patrie, je m'en revenais du fin fond de l'archipel où j'avais servi d'interprète à des barons, des feld-maréchaux, ainsi qu'à d'autres porteurs de la Croix de fer à feuilles de chêne, lesquels étaient parvenus de si érudite manière, Dieu soit loué !, à perdre cette guerre-là aussi. Pour moi, petit juif insignifiant, simple soldat de l'armée austro-hongroise et honnête travailleur soviétique de l'artel n° 6 (c'était l'ancien atelier Mode parisienne de mon père, tu te rappelles ?), ce fut un grand honneur que de servir les chevaliers de la Croix de fer à feuilles de chêne. Ils savaient que je n'étais qu'un simple soldat et demandaient à ce que je cire leurs bottes et remplisse leurs gobelets de thé huileux — mais ils ne surent jamais que je faisais un détour derrière les baraquements pour pisser dedans. Une fois même, le baron von Rodenburg, que les Russes avaient pris dans les toilettes de la gare de Leipzig tandis qu'il enfilaient une panoplie de soubrette pour passer du côté américain, le baron von Rodenburg, dis-je, se plaignit que le thé avait un goût étrange. Je murmurai en guise de réponse que nous avions eu droit la veille à une soupe aux navets. Il s'enquit alors sur un ton dédaigneux du rapport qui pouvait bien exister entre le thé et la soupe aux navets. Je me permis alors de faire valoir, monsieur

le baron, qu'un mystérieux lien métaphysique unissait tous les phénomènes de notre existence.

— Tu n'es qu'un philosophe juif à la petite semaine ! me lança-t-il tout en me lorgnant à travers son monocle.

Et il avait bien raison, le baron !

J'ignore où tu te trouves présentement, mon frère, probablement dans notre shtetl — rabbin, secrétaire du conseil municipal ou milicien, peu importe. Sans doute as-tu beaucoup d'enfants et de petits-enfants. Je leur souhaite santé et longue vie. Je leur souhaite un bel avenir. Parce que ce coin d'Europe cher à nos cœurs est un carrefour où se croisent les passions slaves, allemandes et juives. Et de cet inceste hassidique naît un Chagall, un Chalom Rabinovitch, autrement dit notre Cholem-Aleikhem, ou chez nos voisins quelque grand antisémite qui, à sa manière, contribuera aussi à la gloire de notre région natale. J'espère que la pâte dont l'histoire se sert pour pétrir nos enfants sera de meilleure qualité et que viendront des jours de sagesse, de paix et de fraternité, afin que dans les années et les siècles à venir jusqu'au Jugement dernier, nul n'ait à pisser dans le thé de qui-conque. Amen.

Je t'embrasse. Ton vieil ami et beau-frère,

Isaac Blumenfeld.

PREMIER LIVRE D'ISAAC

Comment je partis à la guerre
pour remporter la victoire

1

Notre atelier de couture – à l’enseigne de la *Mode parisienne* – se trouvait dans la rue principale – à vrai dire l’unique rue – de Kolodetz, ce genre de petite ville qu’on appelle en polonais *miasteczko*, et que, pour notre part, nous nommions *shtetl*. Au lieu de vitrines, l’atelier possédait d’étroites fenêtres tapissées de gravures découpées dans des revues parisiennes et viennoises, sur lesquelles d’élégants gentlemen en frac et de ravissantes dames autrichiennes toutes vêtues de rose se donnaient des airs importants, quoique autant qu’il m’en souviennent aucun frac ni toilette rose ne furent jamais confectionnés chez nous. Le travail de mon père consistait pour l’essentiel à retourner les vieux cafetans déteints et il se réjouissait comme un enfant lorsque l’habit déjà retourné à deux reprises avait l’air comme neuf dans le grand miroir – c’est du moins ce qu’il prétendait lors des séances d’essayage, tout en serrant entre ses lèvres un nombre indéterminé d’épingles. C’était un bon couturier et je profite de l’occasion pour raconter son histoire préférée : il avait autrefois cousu un uniforme rouge pour quelque dragon de la garde de Son Excellence (je n’ai personnellement jamais vu le moindre dragon à Kolodetz) et celui-ci, quoique très satisfait, avait ajouté en se

regardant dans la glace : « Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il t'a fallu un mois pour faire un uniforme quand six jours ont suffi à ton Dieu juif pour créer le monde entier ! » À quoi mon père répondit : « Eh bien, monsieur l'officier, regardez à nouveau ce bel uniforme et comparez-le à ce qu'est devenu le monde ! » Mais je doute que les choses se soient réellement passées ainsi.

J'avais alors dix-huit ans et j'aidais mon père à l'atelier. Pendant les fêtes et les mariages, je jouais des airs juifs au violon et chaque vendredi, dans l'école de la synagogue ou, comme nous l'appelons, la *Bejt A'Midrasch*, je lisais aux enfants des chapitres choisis du *Tanach* ou autrement dit du Pentateuque. Je mettais tout mon cœur et toute ma passion dans ces lectures, mais pour ce qui était du violon, j'étais loin de pouvoir me comparer à Kogan. Je prenais des cours auprès de ce cher vieux professeur Eliezer Pinkus – que son âme repose en paix. C'était un homme d'une rare douceur et d'une grande délicatesse mais, un jour, n'y tenant plus, il dit précautionneusement à mon père : « Ne le prenez pas mal, je vous prie, mais votre Itzik n'a aucune oreille... » À quoi mon père répliqua sur un ton courroucé : « Et que ferait-il d'une oreille ? Il n'a pas besoin d'entendre, mais de jouer ! » Et il avait raison : aujourd'hui encore, il m'arrive de racler le violon que m'offrit mon très cher oncle Chaim à l'occasion de ma *bar-mitsvah* – la cérémonie qui marqua tout ensemble mon treizième anniversaire et mon accession à la majorité religieuse.

De tempérament songeur, je voyageais souvent en rêve jusqu'à Vienne et il advint plus d'une fois que mon père Jacob (ou Jascha) Blumenfeld m'arrachât à ces douces escapades d'un coup de mètre en bois sur

la tête, de sorte que je me retrouvais immédiatement à Kolodetz, près Drogobytch, les coudes sur la table, mon aiguille piquée dans une manche qu'il me fallait finir de coudre. Dans mes rêves, je portais toujours un de ces extraordinaires fracs parisiens qui faisaient mon admiration dans les revues de mode, descendais d'un fiacre en offrant mon bras à une ravissante demoiselle en rose, m'inclinais pour baiser sa douce main potelée – mais c'était toujours à ce moment précis que mon père m'assénait un coup de mètre en bois, de sorte que je ne sus jamais la suite de cette histoire, ni qui était cette belle demoiselle, ni pourquoi je l'aidais à descendre du fiacre. Peut-être avais-je vu cette scène dans un film.

Ce qui m'amène au cinéma. Liova Weissmann, qui éditait son propre journal et possédait par ailleurs un appareil cinématographique, venait parfois de Lemberg (autrement dit de Lvov) avec sa charrette. Il vendait son journal – le *Jiddisches Heimland* – et, à la nuit tombée, organisait des projections dans le café de David Leibowitz. Il s'agissait toujours de films ou de bouts de films évocateurs de mondes lointains et merveilleux, peuplés de femmes divinement belles qui baissaient les paupières lorsque de galants cavaliers déposaient un baiser sur leurs lèvres. Nous étions bien trop niais et ignorants pour entendre quoi que ce fût à des sujets aussi mondains, d'autant plus que la situation militaire de l'époque contraignait M. Weissmann à s'approvisionner Dieu sait où, avec pour conséquence que les sous-titres (c'était encore le temps du cinéma muet) s'affichaient en danois, flamand ou suédois – nous eûmes même droit en une occasion à du japonais, ou quelque chose comme ça. Et à Kolodetz, près Drogobytch, personne ne parlait

aucune de ces langues et encore moins le japonais. Seul Awramczyk, le facteur – qui avait pris part à la guerre russo-turque en qualité de soldat des liaisons – prétendait comprendre le turc, mais nous n'eûmes hélas jamais la chance de tomber sur un film turc. Une fois même, il nous arriva de regarder un assez long passage projeté à l'envers. Quelqu'un entreprit de siffler et de taper des pieds, mais M. Weissmann répliqua sur un ton irrité que le film était ainsi fait et que, de toute façon, il lui fallait se hâter de rentrer chez lui avant qu'il ne fit nuit noire. Ainsi donc, les ravissantes dames et leurs cavaliers s'embrassèrent à la renverse – ce qui était plutôt amusant. De temps à autre passaient des actualités militaires, que Liova Weissmann accompagnait de commentaires pathétiques : « Notre invincible armée poursuit son irrésistible marche en avant. » Peu importait dans quelle direction se déplaçaient les soldats, de gauche à droite ou de droite à gauche, qu'ils vinssent vers nous ou qu'ils s'éloignassent vers la ligne d'horizon, notre invincible armée poursuivait toujours son irrésistible marche en avant. Bien plus tard, je m'avisais qu'en vertu d'un phénomène récurrent, M. Weissmann ne lâchait ce commentaire qu'au moment où il remarquait la présence du commissaire de police – *pan* Woitek – dans la salle de projection.

À semblables événements culturels – ainsi pouvons-nous les désigner – prenaient également part les jeunes femmes de Kolodetz. Il se trouvait parmi celles-ci des filles de chez nous, mais aussi des Polonaises et des Ukrainiennes. Quoique je puisse t'affirmer que nous vivions tous en bonne entente, sans distinction de religion ou de nationalité, nous n'en faisons pas moins exclusivement la cour aux

jeunes filles juives, sous peine de se faire regarder de travers par une chimérique belle-mère ou que ton propre père te fasse entendre de ne pas même songer à épouser une non-juive. À ce sujet, on se racontait avec plaisir l'histoire de Goldberg – un banquier converti qui maria sa fille avec le rejeton d'un autre converti, industriel de son état, nommé Silberstein. Tout à son bonheur, le père de la mariée s'exclama : « J'ai toujours rêvé de pareil gendre : un jeune homme chrétien, riche, sympathique – et originaire d'une bonne famille juive ! » Il s'agit certainement d'une blague, car la réalité était loin d'être aussi simple et il n'y avait en outre pas un seul banquier ou industriel à Kolodetz – c'était même tout le contraire.

Mais il était question du cinéma et de ces mondes aussi lointains que merveilleux dont les habitants n'avaient apparemment d'autres soucis que de boire du champagne et de s'embrasser ensuite. Durant une scène de ce genre, lorsque la dame de l'écran (celui-ci consistait en une nappe maculée d'une tache de café qui marquait alternativement le visage de la dulcinée et celui de son chevalier servant), lorsque la dame de l'écran, dis-je, entrouvrit les lèvres pour recevoir un baiser, je pris sans le vouloir dans ma main brûlante celle de Sarah, la sœur de notre rabbin Shmuel Bendavid. Yeux grands ouverts, elle continua de regarder le film sans réagir. Lorsqu'elle baissa les paupières, en même temps que l'actrice, je me rapprochai d'elle et, le temps d'un instant, j'effleurai ses lèvres fiévreuses. Sarah prit conscience que je n'étais pas celui de l'écran, me jeta un regard indigné et me gifla. On entendit quelques rires étouffés et des sifflets moqueurs. À ce moment précis, le commissaire de police, *pan* Woitek, passa la tête dans le

café. Liova Weissmann, réveillé en sursaut, déclara solennellement : « Notre invincible armée poursuit son irrésistible marche en avant. » Bref, je n'avais pas plus de chance avec Sarah qu'auprès de la dame en rose du fiacre.

Outre les captivantes soirées que je passais devant les films de Liova Weissmann, j'aimais aussi le *schabbat*, cette soirée du samedi soir qui est sacrée aux yeux des juifs – et pas seulement parce que le lendemain est jour de repos. J'aimais lorsque tous les membres de la famille se réunissaient autour de la table – lavés, bien peignés, vêtus de chemises blanches repassées de frais par ma mère. En plus de celle-ci, il y avait mon père, ma sœur Clara et son fiancé Sabetai Kranz, aide-pharmacien à Lvov dont nous étions tous très fiers, ainsi que mon oncle Chaim. Mon père disait la prière à la gloire d'Adonaï, Dieu unique des juifs, après quoi on rompait solennellement le pain encore tout chaud – les bougies brillaient dans le petit chandelier à sept branches en bronze et la paix s'étendait sur Kolodetz. Même les chrétiens étaient paisibles ce soir-là, nulle chanson d'ivrogne ne se faisait entendre, aucune de ces bagarres si fréquentes n'éclatait entre Polonais. Mais si tu n'es pas juif, sans doute t'imagines-tu que la soirée du samedi tombe un samedi ? Eh bien, pas du tout ! Les juifs font-ils jamais rien comme les autres ? Sache donc que notre fête du samedi se célébrait le vendredi soir, parole d'honneur !

Le jour suivant – celui du *schabbat* proprement dit – les juifs n'entreprennent aucun travail jusqu'au coucher du soleil et même les plus pauvres savourent et respirent à pleins poumons cette paix absolue du samedi. Les uns se rendent à la synagogue pour prier Dieu – et ils prient, extatiques, en se balançant lon-

guement au rythme des strophes incompréhensibles psalmodiées dans la langue de leurs ancêtres – les autres expédient l'affaire en moins de deux et, histoire de voir du monde, vont se promener dans la rue principale. Lorsqu'ils s'y croisent, ils se saluent avec des airs importants, presque solennels, ôtent leurs chapeaux à la manière viennoise comme s'ils s'étaient perdus de vue depuis douze ans – oubliant qu'ils en étaient presque venus aux mains la veille sous prétexte que les poules de l'un étaient entrées dans le potager de l'autre. Les femmes se saluent de chaleureux « *Schabbat chalom!* », *chalom* signifie paix et, en vérité, tout est paisible et calme. Tout au long de cette journée, tu en oublies que des rumeurs parlent de pogroms cosaques en Russie, que tu dois certaine somme à l'épicier, que ton cheval boite légèrement et que tout ça ne donnera rien de bon. Tu sais peut-être qu'il est péché d'entreprendre le moindre travail pendant cette journée, ainsi que d'allumer un feu ou même de fumer. Dans les temps anciens, dit-on, tout manquement était sanctionné par la peine de mort. L'évolution des mœurs aidant, le crime fut ultérieurement requalifié en péché – lequel entraînait des conséquences imprévisibles dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir me vanter, le jour de repos reste une grande invention des anciens Israélites : personne ne s'était avisé avant eux qu'il était possible de cesser le travail un jour par semaine. Et mes lointains ancêtres se montraient tellement persévérants dans leur désir d'imposer cette trouvaille qu'ils obligèrent Dieu Lui-même à bâcler son travail en six jours afin de pouvoir, en bon juif qu'il était, se reposer le septième. Si j'ajoute qu'il est strictement interdit, et que cela constitue un effroyable péché, de toucher l'argent

pendant le *schabbat*, comme s'il s'agissait de quelque stigmaté aussi impur que diabolique (quoique tout le reste de la semaine les juifs soient loin de se ranger à cette opinion extrême) tu comprendras alors toute la sage et profonde signification du septième jour. Il existe même une blague à ce sujet. Tu la connais certainement, mais permets-moi de te la raconter une fois de plus.

Deux juifs originaires de deux villes voisines se disputaient pour savoir lequel de leurs rabbins respectifs était le plus proche de Dieu sur un plan spirituel, et par conséquent le plus apte à accomplir des miracles.

— C'est bien évidemment le nôtre, soutenait le premier, et je m'en vais te le prouver. Lors du dernier *schabbat*, notre rabbin se rendait à la synagogue lorsque se mit soudain à tomber une pluie diluvienne. Non pas qu'il ne possédait point de parapluie, mais comment l'ouvrir puisque toute activité est interdite le samedi ? Il jeta un regard vers le ciel. Jéhovah le comprit à l'instant et, tu ne vas pas le croire, voici qu'un miracle se produisit : à gauche il pleuvait, à droite il pleuvait, et au milieu s'ouvrait un gué qui menait jusqu'à la synagogue ! Eh bien, trouves-tu quelque chose à répondre ?

— Et comment ! Lors du dernier *schabbat*, notre rabbin retournait chez lui après la prière et que penses-tu qu'il vit par terre : un billet de cent dollars ! Que faire ? Comment le prendre quand c'est péché que de toucher l'argent le samedi ? Il jeta un regard vers le ciel. Jéhovah comprit tout et un miracle s'accomplit : à gauche, on était samedi, à droite, on était samedi et au milieu, tu ne vas pas me croire, on était jeudi !

En parlant de jeudi ! Le premier jeudi du mois de

mai 1918, à dix heures trente du matin, il advint ce que des auteurs davantage portés sur le pathétique auraient pu désigner comme un « tournant de l'existence » ou encore un « moment historique ». Durant ce tournant de l'existence ou moment historique, mon père, Jacob Blumenfeld, mesurait la manche droite de l'uniforme du commissaire *pan* Woitek, sans doute en vue de quelque retouche. Mon oncle Chaim, plus connu sous le nom de Chaimle, se trouvait à table et fumait – c'était un fêtard, un bon à rien et un excellent homme, le seul de ma famille qui fût allé plus d'une fois à Vienne. Pour ma part, je rêvassais, autrement dit je faisais semblant de travailler.

À cet instant très précis de l'histoire entra, ou plutôt descendit dans l'atelier – la *Mode parisienne* se trouvait au-dessous du niveau de la rue – le facteur Awramczyk, tenant à la main un feuillet jaune.

— Une grande nouvelle pour vous ! s'écria-t-il.

— Bonne ou mauvaise ? demanda mon père, le cœur aussi serré que ses lèvres qui retenaient les épingles.

Awramczyk jetait des regards embarrassés tour à tour vers mon père et moi-même, la feuille jaune et le commissaire, sans parvenir à décider s'il s'agissait d'une bonne nouvelle ou pas. Alors, comme on dit dans les communiqués militaires, *pan* Woitek prit l'initiative et le message en main.

— C'est une bonne nouvelle ! décréta-t-il sans l'ombre d'une hésitation. Ton fils Isaac Jacob Blumenfeld est appelé sous les drapeaux de l'armée austro-hongroise et « doit se présenter dans un délai de sept jours à réception de la présente citation, etc. » Félicitations !

— Mais c'est encore un enfant... ne put que murmurer mon père.

— Sa Majesté fait parfaitement la différence entre les enfants et les hommes ! De plus, les enfants n'embrassent pas les demoiselles pendant les séances de cinéma !

— Tu as fait ça ? demanda mon père d'un ton sévère.

— Je n'ai pas fait exprès, balbutiai-je.

Et c'était la vérité même.

Mon père m'administra une claque symbolique, essentiellement destinée à impressionner monsieur le commissaire.

— Voilà pour toi, en présence de *pan* Woitek, et que ça te serve de leçon !

— Bien, dis-je.

— Ne pourrait-on pas trouver une solution, reprit mon père, comme une insuffisance cardiaque ou quelque chose dans ce genre...

— Non, non ! coupa court *pan* Woitek. Assez de vos numéros juifs ! La patrie a besoin de lui ! Au moment où la victoire n'a jamais été aussi proche !

— Plus proche de qui ? s'enquit mon oncle Chaimle, visiblement curieux.

Le commissaire ouvrit la bouche pour répondre, mais il s'accorda un délai de réflexion et finit par dire :

— Cette question n'est pas encore tout à fait élucidée.

— Mais est-ce que c'est bon pour les juifs ? demanda avec inquiétude ma mère qui venait d'apparaître en haut de l'escalier. Celui-ci menait à notre cuisine d'où s'échappait présentement le délicieux fumet du bortsch.

— Dans quel sens, madame Rebecca ?

— Dans le sens de la situation sur le front des opérations.

— C'est bon pour nous.

— Pour nous ? demanda oncle Chaim, toujours aussi intrigué.

— J'ai dit « pour nous », pas « pour vous » !

Personne n'ignorait que *pan* Woitek fût polonais et que les notions de « nous », « vous » et « eux » en Autriche-Hongrie fussent un sujet des plus délicats, dont mieux valait que les juifs se tinsent à bonne distance. C'est pour cette raison que mon oncle et mon père échangèrent un regard, hochèrent la tête, et dirent presque en même temps :

— Oui, c'est évident.

Je restai pourtant sur l'idée que, précisément, rien n'était évident.